

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.- au CCP 10-220 94-5

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

15 février 1992
paraît six fois par an
cinqième année

Raymond Devos en philosophe méconnu

“Pour ce que rire est le propre de l'homme”

LA parution voici plusieurs semaines de *L'Intégrale* de Raymond Devos, qui rassemble en une somme trois recueils de textes antérieurement publiés, ainsi que les extraits d'un spectacle monté il y a quelque trente ans, permet de prendre l'exacte mesure de l'apport de cet artiste original au comique contemporain.

Sur l'invention de son système de création Devos s'explique abondamment lors d'un entretien accordé au *Monde* du 31 octobre dernier. N'y manque pas même le récit de l'illumination fondatrice : en tournée avec une troupe de théâtre, il débarque un jour à Biarritz et à un garçon de restaurant qui lui demande ce qu'il veut, il rétorque : « Je voudrais voir la mer ». Réponse du garçon : « Vous ne pouvez pas, elle est démontée. » Rentré à l'hôtel, Devos couche ces répliques sur le papier et rédige son premier texte, qui

« J'avais compris qu'il suffisait d'un prétexte. Je me suis aperçu que ce qu'on appelait le jeu de mots, c'est un jeu de l'esprit qui se sert des mots pour avancer et provoque le malentendu. Comment expliquer un malentendu par le truchement du texte si l'on n'a pas un mot qui veut dire plusieurs choses ? Ce qui m'a frappé très vite, c'est que, grâce à un mot qui a un double sens, on introduit une erreur quelque part. Cette erreur, si on la dénonce, la vérité est tout de suite rétablie et l'on retombe dans la raison. Mais si elle n'est pas dénoncée, le mot reste, il s'impose et il s'installe dans la vie. C'est ça l'absurde. Mes inventions démarrent toutes dans le quotidien. Sans premier degré, on ne peut pas en avoir un deuxième. (...) Les gens ont une censure de la logique. (...) Pour les entraîner dans l'irréel, il faut à un moment les faire basculer dans un piège. »

Raymond Devos, entretien au *Monde* (31 octobre 1991)

est aussi l'un de ses sketches plus célèbres. Il venait de trouver son style, son ton, — bref sa méthode, dont la citation que nous plaçons en exergue constitue un exposé convaincant.

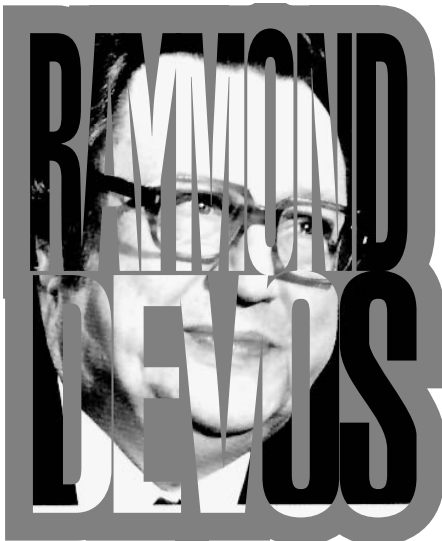
Pour éclairantes qu'elles soient, ces considérations de Raymond Devos sur son art nous paraissent se situer à un

niveau trop exclusivement technique. Les confidences auxquelles il se livre sur la précarité financière qui a assombri sa jeunesse et les frustrations qui en découlerent (notamment la nécessité pour un môme de treize ans d'abandonner des études qu'il aimait, suite à la faillite paternelle, et de se mettre à boulonner), les compensations tôt cherchées dans le monde de l'imaginaire et la découverte, dès le lycée, de la magie du théâtre, ses débuts difficiles dans le métier comme maints passages, parfaitement explicites quoique sublimés par les lois de la théâtralité, de ses sketches, tout nous incite à tenter une approche plus « existentielle » de sa démarche.

Les Mots et les Choses

L'expérience précoce de l'adversité, conjuguée avec une sensibilité artistique particulièrement éveillée, a dévoilé sans doute à Raymond Devos un aspect constitutif de notre rapport-au-monde que nous préférons d'ordinaire nous dissimuler, tant nous redoutons de nous désenchanter de l'illusion animiste dans laquelle nous entretenons le langage : nous voulons dire la découverte de l'arbitraire du signe et celle, plus

(Suite en page 3)



(Publicité)



**Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.**

**Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants,
et de 5% à ses coopérateurs**

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 25 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00
LIBRAIRIE BASTA ! - DORIGNY, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél. 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

(Annonce)

Exposition

Peter Wyssbrod



Hommage au théâtre

**Photos de Jeanne Chevalier,
Roland Bart & Marco Paoluzzo**

**du 25 février au 21 mars
Vernissage le 25 février à 17h00**

**à la Galerie Basta !
Petit-Rocher 4, Lausanne**

Spectacles :

Hommage au théâtre

les 26, 28 février, 1, 5, 7, 11, 13 et 15 mars

Entracte

les 27, 29 février, 4, 6, 8, 12 et 14 mars

à l'ARSENIC, Lausanne, Tél. 021 / 25 11 22



**NOMINATIONS POUR LE
GRAND PRIX DU MAIRE
DE CHAMPAGNAC
1992**

« Gageons que l'Entente vaudoise ne manquera pas d'atouts pour proposer un jour, victorieusement, l'élection d'une femme au Conseil d'Etat. Déjà apparaissent dans son peloton des citoyennes au profil exécutif, dont l'une ou l'autre saura bien franchir en temps voulu le seuil de la sagacité électorale vaudoise, parce qu'armée du pragmatisme réalisme sans lequel il n'y pas d'action gouvernementale qui vaille. »
J. Mauler, pragmatique réaliste in *Nouvelle Revue Hebdo*, 8.11.91
« Ainsi pourra se développer chez nous la réflexion capitale que nous commandent nos interrogations quant à l'avenir européen de la Suisse et la nature exacte des rapports entre membres de la communauté de demain ou d'après-demain, dont nous nous rapprocherons et nous serons peut-être un jour. »
J.-J. Cevey, rédacteur en chef in *Nouvelle Revue Hebdo*, 13.12.91
« Une jeune femme, violée, prostituée dès la première adolescence, et pendant dix ans, laisse gémir son âme fissurée comme l'écorce brun-rougeâtre du sapin. »
Gabriel Pont, chanoine in *Le Matin*, 22 décembre 1991

« Comme les temps sont à l'économie, et que pourtant il faudrait s'adapter à un progrès particulièrement sensible dans les domaines que gère notre Office de fournitures et d'éditions scolaires, il est nécessaire d'y consacrer un temps de réflexion, afin de déterminer les priorités pédagogiques les plus urgentes, de considérer les reformes (sic) techniques du monde de l'édition, et de tirer les conclusions des prospectives que nous faisons sur l'enseignement du début du second millénaire. »
Pierre Cevey, chef du DIPC-VD in *Chère gratuité*, 100 ans de l'OFES, supplément à Perspectives, décembre 1991

D'un lecteur locataire :
« Il est temps d'aboutir à une maturité démocratique et de comprendre qu'il ne faut pas protéger les locataires en place, mais faciliter l'accès au logement aux locataires qui veulent le devenir. Si ceux-ci sont bien traités tous les autres le seront aussi. »
Yvan de Rahm, réd. resp. in *Bulletin de Rham*, n°40, hiv. 91-92

Un lecteur nous signale avec retard :
« Si le Conseil d'Etat se contente de la réticence des enseignants comme alibi pour dévier la balle en corner, ça va chauffer ! »
Pierre-François Veillon, alors encore futur Conseiller d'Etat, in *L'Est vaudois*, 29 janvier 1991

L A D I S T I N C T I O N
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 204
1000 Lausanne 9
Abonnement : Frs 20.-
au CCP 10-220 94-5
Prix :
Suisse : 3.65 francs
France : 14.60 francs
Belgique : 87 francs
Canada : 2.80 dollars
Vénézuéla : 145 bolivars
Pologne : 10^z zlotys

Collaborèrent à ce numéro :
Simone Ackermann
Véronique Altamont
Prof. F.-A. Blurp
Anne Bourquin Büchi
Jean-Charles Bonzon
Jean-Christophe Bourquin
Alain Clavier
Pierre Chessex
Emmanuel Gaffier
Jean-Jacques Grm
Henry Meyer
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Valérie A. Solano
Cécile Suillot
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz

Infographies :
Hannibal Depeusingne

L'index des articles et recettes parus dans *La Distinction* est disponible sur disquette. Mais à quoi pourrait-il servir ?
La rédaction est responsable des manuscrits, tapuscrits et composcrits (disquettes Macintosh de préférence) qui lui sont envoyés.

De fidèles lecteurs nous ont envoyé :
« ... le double bombardement atomique de 1945 sur les villes de Hiroshima et de Nagasaki — près de 300 000 personnes tuées sans victimes de maladies liées aux retombées radioactives. (...) Aux victimes de son invasion meurtrière de la Chine, comme à celles de sa politique expansionniste en Asie pendant les années de guerre, la Japon n'a jamais vraiment rendu de comptes pendant des décennies. Encore moins demandé des excuses. »
Vincent Volet, journaliste in *Le Nouveau Quotidien*, 5.12.91
Hors concours, pour le Champagnac inter-galactique :
« Parfois, je lis somnambuliquement ce que j'écris, comme si un sens clair s'en dégageait, alors qu'il s'agit d'un charabia incompréhensible. »
Edgar Morin, touché par la Grâce, in *Le Monde*, cité par le Canard Enchaîné, 20.11.91

Courrier des lecteurs

La civilisation de l'image avance

Permettez-moi de vous faire part de mon enthousiasme pour votre dernière innovation : Les «Infographies exclusives». Quelle merveille ! On en redemande !

Rémy Viredaz, Genève

Et le sport ?

La Distinction se proclame sociale, politique, littéraire, artistique, culturelle, culinaire. Fort bien. Parfait. Excellent. Mais si j'en juge d'après les numéros de votre périodique qui sont en ma possession (les dix derniers) et le catalogue des ouvrages par vous traités, je constate pour le déplorable qu'un phénomène aussi important que le sport (qu'on peut étudier dans une optique sociale, politique, artistique, culturelle et... culinaire) n'est que de se reporter au rôle grandissant désormais dévolu aux diététiciens et autres «nutritionnistes» en est totalement absent. J'y décele, à tout le moins je crois y déceler chez vos collaborateurs un préjugé typiquement intellectueliste envers ce qui constitue un pan important de la vie collective. Le temps semble pourtant révolu où les «universitaires» ne considéraient les sports que comme la variante acéphale du genre humain.

Paul-Albert Gagnebin, maître de sport et docteur en philosophie, Lausanne

Nous sommes en mesure de rassurer notre lecteur : nous ne méprisons nullement la pratique sportive. Pour information, nous avons le plaisir de signaler que J.-C. B. s'adonne au ski acrobatique avec constance et opiniâtreté, que C. P. enfourche assidûment la petite reine, que C.S. a le badminton hebdomadaire, qu'enfin J.-J. M. est un crawlleur émérite et N. C. une pongiste redoutée, sans compter tous ceux que nous omettons faute de place. Il est cependant exact que nous n'avons à ce jour jamais abordé le sujet dans nos colonnes. Si toutefois l'occasion s'en présente, nous tâcherons de ne pas la laisser passer. Il va sans dire qu'une contribution de votre part serait la bienvenue. [réd.]

Distinction-Mon Amour,

comme mon apostrophe te l'indique, j'ai pour toi plus que de la sympathie ou de l'inclination : de l'amour. De fait, j'ai accompagné tes premiers pas et suivi ton évolution des origines à aujourd'hui. Je te connais presque comme si je t'avais faite et je nourris pour toi l'affectueuse sollicitude d'un gouvernante du siècle dernier pour le rejeton de ses maîtres qu'elle a vu naître, puis grandir, et dont elle a subi toutes les niches d'indiscipliné garnement. A part te témoigner ma ferveur, je n'ai aucune raison de t'écrire, sinon pour risquer à ton endroit deux tout petits reproches. Ou, plus exactement, pour te faire part de deux regrets. Le premier est

de constater qu'au *Champignonac* (je les ai tous suivis !) les candidats marginaux - j'entends ceux qui ne sont revêtus d'aucune magistrature officielle, qu'elle soit politique, académique ou religieuse - ont décidément peu de chances de percer. Sans doute m'objecterai-tu qu'il s'agit là du verdict des urnes et qu'en bonne démocrate je dois m'y plier, ce qu'à court d'arguments je fais volontiers. Mon second regret, c'est que, malgré la contribution régulière de plumes féminines talentueuses (à mes conseils je vous salue en toute sororité éditoriale !), *La Distinction* exhale plutôt un relent de mecs, si j'ose dire. Serait-il inconcevable que vous trouviez (subjunctif imparfait, s'il vous plaît !) une chroniqueuse qui vous pondît (bis !) bimestriellement un billet d'humeur respirant une sensibilité féminine. Après tout, au *Canard*, «ils» peuvent bien se targuer de nous servir hebdomadairement et Sylvie Caster et Jeanne Lacane. Mais j'arrête là : je ne veux pas vous barber avec mes élucubrations de bonne femme. Je reste de toute manière votre affectionnée et je signe de mon seul prénom, d'ailleurs apocryphe. C'est que... je me suis bêtement énamourée d'un type de droite et que je ne voudrais pas qu'il sût (ter) - du moins pas tout de suite - que mon soutien vous est acquis.

De tout cœur et à tout jamais. Anne-Laure, Lausanne

Eu égard au premier regret exprimé par notre correspondante, nous prenons acte de ce qu'elle a elle-même énoncé déjà l'objection idoine à lui opposer. Quant au second regret, nous pouvons nous enorgueillir désormais des chroniques universellement appréciées de Marcelle Rey-Gamay et nous nous déclarons prêts à accueillir toute autre collaboration volontaire de même valeur. Enfin, s'il nous est permis de rassérer notre estimée correspondante, ainsi que l'ensemble de notre lectorat, nous leur notifiions *urbi et orbi* que nous ne sommes affidés ni infodés à quiconque. Plût au Ciel qu'il ne fut jamais dit que notre périodique aurait été cause de zizanie dans les ménages ! [réd.]

Faites long !

Je profite des vacances de Noël et de mon réabonnement pour vous remercier de pratiquer encore cet exercice en voie de disparition : le compte rendu interminable. A notre époque où la brièveté est devenue un nouveau dogme, au moment où radios et télévisions parviennent à leur apothéose aphasique, alors qu'une bonne partie de la presse tend à ne plus s'exprimer qu'au moyen d'un nombre restreint de phrases, toutes limitées à l'idéal-type chomskyen (groupe sujet + groupe verbal), il est savoureux de trouver encore un canard où l'on pratique, même parfois à l'excès, la subordonnée tardive et l'étalement des idées. De grâce, persistez !

Emile Poudret, Saint-Prex

Notre feuilleton : Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante. Dans notre dernier numéro, l'inraisemblable E. Coil, sa vie, son œuvre, attribué à André Lwoff, était une imposture, par ailleurs découverte par de nombreux lecteurs.



Poil au...

“O petit trou, trou mignard, trou velu”

VOUS papillonnez dans votre librairie à la recherche de nouveautés et votre regard est irrésistiblement attiré par un titre : *Cheveux, toisons et autres poils* (éventuellement aussi par le *Massage, scène de hammam* peint par Edward Debat-Ponsan, tableau du musée des Augustins de Toulouse qui figure en couverture). Immédiatement vous viennent à l'esprit des images, des odeurs, des sensations : Courbet et son *Origine du Monde*, les aisselles de Silvana Mangano dans *Riso amaro*, *La chevelure* de Baudelaire ou encore ces petits «frise-lis» sur la nuque de votre aimée lorsqu'elle remonte ses cheveux. Emu par ces évocations qui suscitent en vous une soudaine bouffée de chaleur, rougissant un peu face à votre jolie librairie au moment de lui tendre le livre, vous finissez par l'emporter chez vous, prêt à vous plonger dans une lecture délicate.

Hélas..., la prose laborieuse de Madame Luisa Futoransky [est-ce l'effet d'une trahison de la part du traducteur ?] vous coupe tous vos élans ! Digestes indigestes de mythes antiques pourtant évocateurs en eux-mêmes (Bérénice, Médée et autres Jason), résumés sommaires de mémoires et légendes, potins mondains à la manière

de la célèbre (chroniqueuse Pucci-Sisti enlève-tu décidément tout mystère à l'évocation d'un univers de poils qui eût mérité un savant dosage d'érudition et d'érotisme. Et l'on se remet à rêver d'une anthologie de textes et d'images sur le thème du poil :

«O petit trou, trou mignard, trou velu, D'un poil follet mollement crépé, Qui à ton gré dompte les plus rebelles, Tous verts galants devraient pour

[honorer A beaux genoux te venir adorer, Tenant au poing leurs flamantes

[chanelles- (Ronsard) P.C.



Luisa Futoransky *Cheveux, toisons et autres poils* Presses de la Renaissance, 1991, 174 p., Frs. 31.30

Far-East news



Science briefs Who's papa ?

GLAND, Switzerland - Giant panda Dong Dong has given birth to twins in China, but scientists are unsure who the father is, the World Wide Fund for Nature (WWF) said last week.

It could be Pan Pan, her partner when Dong Dong roamed free in the Wolong Nature Reserve in Sichuan Province, or it could be Lin Nan by whom she was artificially inseminated, according to WWF.

The answer will not be known until next spring when the twin cubs will be strong enough for paternity tests.

(China Daily, déc. 1991)

Nos collaborateurs

Serge-Marc Bataillard



Nous poursuivons cette série par une présentation d'un de nos critiques de philosophie et de littérature.

Né à Lausanne parce que son père, ouvrier horloger, fut chassé de La Chaux-de-Fonds par la crise des années trente, Serge-Marc Bataillard a passé son enfance dans le quartier du Vallon, ombreux et humide. Naturalisé vaudois tardivement, il a farouchement conservé de sa mère, journaliste communiste catalane réfugiée en Suisse après la chute de Barcelone, le passeport espagnol. Membre de la meute de Sauvabelin, il est encore connu chez les anciens scouts sous le totem parlant de «Hérisonn savant».

De son passage au gymnase de la Cité, il est ressorti sartrien fondamentaliste, acharné à combattre les doctrines adverses qui fleurissaient alors. Il vouait une agressivité particulière aux jeunes poètes, en partie aussi par révolte contre sa propre famille. Un militantisme modéré au «Comité Action Cinéma», qui revendiquait la démocratisation de la culture au début des années septante, lui a fait suspecter, puis avec le recul des années affirmer, la prépondérance des origines sociales sur les adhésions idéologiques. Un séjour de quelques semaines dans les camps palestiniens de Jordanie, brutalement interrompu un certain mois de septembre, lui a laissé le goût de l'«Orient compliqué» et la haine des idées simples à ce sujet.

Ses études de lettres furent si longues qu'il semblait faire partie des meubles de la cafétéria de l'ancienne Académie. Il y commit quelques mémorables coups d'éclat : c'est Serge qui coupa l'électricité lors d'un fameux cours de philosophie sur le Mythe de la Caverne, un soir de décembre, déclenchant par là une boucalsade académique devenue légendaire. Et récemment encore, il quitta la Société des Philosophes Romands avec fracas, lors de la traditionnelle choucroute de novembre, après avoir renversé un pot de moutarde sur la tête du président, en raison de sa position «modérée» à propos de Heidegger.

Après un long purgatoire où il a fait jouer les enfants de Gimel et de Gingins avec le «groupe nominal sujet» et le «groupe permutable», un gymnase lui a permis d'enseigner aux bacheliers et aux bacheliers la philosophie, l'histoire et - en option - la cuisine orientale.

Longtemps membre d'une «commune populaire» de syndicalistes autogestionnaires de la banlieue rennaise, il habite désormais entre ses chats et sa phénoménale bibliothèque, dans une ferme approximativement relapée de Vuiteboeuf, d'où il part pour de fréquentes balades en Bourgogne, en rapportant inspiration et produits du terroir. C'est au retour d'une de ces escapades que les freins de sa vieille Ami 6 l'ont lâché, dans la pente qui descend du col au village. Après une longue hospitalisation pour fractures multiples, il vient de renoncer à l'enseignement pour se consacrer à sa tâche d'assuré social à plein temps.

Nous espérons bientôt lire l'ouvrage sur lequel il travaille depuis de nombreuses années : un roman racontant, sur le mode épico-délicieux, le comportement des employés communaux de Bussigny lors de l'éclatement d'une guerre thermonucléaire. (Réd.)

LES ÉLUS LUS (III)

Un plagiat éclairant

Les Pataphysiciens ont bien montré que le plagiat par anticipation est le plus pervers de tous les plagiats puisqu'il se place habilement sous la haute protection de la chronologie dont on imagine trop souvent, par paresse intellectuelle et/ou confusion mentale, qu'elle puisse aussi ordonner l'histoire des idées.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRICOSCOPIQUE MARCELLE REY-GAMAY



C'est ainsi qu'un grand admirateur de Philippe Pidoux nous prie de dénoncer l'odieuse tentative d'appropriation d'un des plus beaux aphorismes pidoliens par un soi-disant écrivain de la fin du XIX^e siècle. «Je ne fais jamais de promesses car je les tiens» (1) est ainsi devenu sous la plume d'un certain Jules Renard, dont le patronyme trahit déjà une propension au vol, «Je ne promets jamais rien, parce que j'ai la mauvaise habitude de tenir mes promesses» (2).

Il s'agit bien là d'un plagiat éhonté. Et même honteux, puisque «l'auteur» se croit obligé de camoufler son forfait

en modifiant le texte. Or en ajoutant une note ironique, «la mauvaise habitude» de tenir ses promesses, il fait un clin d'œil au lecteur et attire son attention sur le sens de la phrase. Cette malheureuse manipulation ne contribue qu'à mettre en valeur l'original. La formule pidolienne en effet, par sa brièveté et sa simplicité, n'est pas faite pour être comprise dans sa signification profonde, au demeurant parfaitement détestable dans sa généralisation abusive (comme on n'est jamais sûr de pouvoir tenir toutes ses promesses, j'ai raison de n'en faire aucune). Au contraire, la formule est si forte que, paradoxalement, elle dissuade de l'entendement d'y aller voir de plus près. Elle permet ainsi d'envoyer promener les quémandeurs de toute sorte avec détermination et esprit. De plus, la disposition des éléments donne l'impression que l'auteur est honnête parce qu'il tient ses promesses. A contrario «Je tiens mes promesses donc je n'en fais jamais» laisserait l'impression fâcheuse qu'il ne promet jamais rien.

Ainsi le malheureux plagiat de Jules Renard a au moins le mérite de nous faire saisir la

supériorité de l'homme d'Etat, qui peut s'imposer sans avoir besoin d'être compris, sur l'homme de plume, qui a besoin d'être compris pour pouvoir s'imposer. Si, comme nous le pensons, un homme d'Etat est d'autant plus convaincant et efficace qu'il sait utiliser les mots indépendamment de leur sens, alors Philippe Pidoux est un très grand homme d'Etat. D'ailleurs le peuple vaudois ne s'y est pas trompé qui l'a magnifiquement réélu lors des dernières élections nationales. Nul doute d'ailleurs qu'il puisse devenir un jour proche, grâce à son talent pour dire n'importe quoi, et peut-être le dira-t-il encore mieux en allemand et en italien, le Conseiller fédéral vraiment populaire qui nous manque.

M. R.-G.



1. Utilisé à maintes reprises par son auteur, cet aphorisme a été homologué le 18 décembre 1990 lors d'un discours devant les préfets et les municipalités de la région de Vevey.

2. Jules Renard, *Journal*, à la date du 23 octobre 1897, Pléiade, p. 435.

“Pour ce que rire est le propre de l’homme”

(Suite de la page 1)

traumatisante, de l'insurmontable séparation des Mots et des Choses. A la lisière du dicible, mais au-delà de toute saisie conceptuelle ou verbale adéquate, commence le règne éfrayant, menaçant, inhumain, obscène de l'Exister brut. En constatant le caractère proprement inexprimable c'est, bien sûr, encore une façon de l'exprimer, mais on aperçoit aisément ce que cette opération comporte de déficient. Les Mots effleurent les Choses sans les entamer ni pouvoir les dissoudre, sans en pénétrer jamais le noyau ultime. Nous glissons, nous n'entrons pas. Comment c'est demandait un illustre contemporain (1). Comment c'est, cela, l'irréductible, l'injustifiable : les Choses sans l'homme qui seul donne sens ? Devant ce questionnement vertigineux, nous sommes condamnés à parler pour masquer notre impuissance à dire.

En d'autres termes encore, le Monde ne se nomme pas à nous s'il n'est par nous nommé. Il ne nous parle pas si nous ne le faisons parler, pour y porter nos effrois ou nos émerveillements, et, dans la moins individualisée et la plus normée des approches (la connaissance scientifique), c'est nous, lorsque nous ne nous emmêlons pas trop dans les mailles du filet de significations que nous jetons sur lui pour l'apprivoiser et en ramener quelque butin utile, c'est nous qui parlons le Monde.

Le corollaire de cette séparation est que les mots et les significations vivent de leur vie propre. Aussi peut-on naturel-

lement se sentir autorisé à essayer de leur faire «rendre gorge», à créer par un dérèglement méthodique les conditions de leur plein-emploi -poétique (2) ou comique-, à conclure qu'il suffit de laisser s'éployer leur capacité peut-être illimitée, à coup sûr épaplourdissante, de «tourner à vide». On comprend dès lors que c'est à bon escient, sous l'angle purement technique, que Raymond Devos se référerait à cette «fatalité des mots» comme au gisement d'où il extrait son inépuisable «matière à rire».

Le Rire

Dresser une nomenclature exhaustive des procédés utilisés par l'artiste serait fastidieux. Notons simplement que tout l'apparat du langage est mobilisé : carambolages de sons et de sens, homophonies, parophonies, amphibologies exploitant toutes les mortelles surprises que recèle la polysémie («-Docteur, vous n'allez pas supprimer froidement un de vos patients ? -Si, la patience a des limites.»), solidification des métaphores ou réification de la catégorie logique de relation (dessus-dessous, dedans-dehors, devant-derrrière -voir les extraits ci-contre). Même la si sage et si concertée métonymie peut s'avérer dangereuse, comme dans ce sketch narrant les mésaventures qui résultent de ce que la main d'un autre s'est par inadvertance égarée dans votre poche : ici, pour un temps, la partie devient réellement le tout. Ailleurs, dans le sketch de L'Horoscope, le sens impose sa loi aux choses, se fait tellement la chose même par une trans-

mutation extrême et quasi-miraculeuse, mais traitée de manière farcesque, que le signe, en l'occurrence astral, engendre l'enchaînement funeste des faits : l'accident, et permet de définir les responsabilités de chacun. Quant à la «matière», objet de nombreux textes, elle se dévoile continuellement chez Devos habitée de spirituel, hantée fantastiquement par l'imaginaire. Même les objets inanimés se révèlent avoir une âme, mais moins prévisible et convenue que celle qui émouvait les poètes décadents du XIX^e, un Albert Samain, un Sully Prudhomme...

Il va sans dire que chez Raymond Devos, comme chez tous les comiques de «l'absurde» ou apparentés (se rappeler Gogol, Kafka, Ionesco entre autres), l'Administration est une cible récurrente. C'est que l'univers bureaucratique est tout entier saturé de signes, qu'il peut parfaitement fonctionner en circuit fermé, en état d'autarcie sémiotique. Tout destin individuel s'y «incarne» sous l'espèce d'un dossier et tout destin collectif s'y résume en une masse d'archives classées selon des codes variables, différenciant seulement par leurs degrés d'efficacité ou de complexité. Notre siècle agonisant en a fourni quelques saisissantes illustrations.

Dans un sketch de ses débuts, Devos interrogeait la salle : «*Quelle question m'a posée une dernière question... Quelqu'un m'a dit : "Est-ce que vous en avez encore pour longtemps ?" Je vous répondrais que je me porte bien, mais enfin, je ne suis pas immortel* !» Dans un sketch tardif et touchant, intitulé *Mourir pour vous*, l'artiste avoue carresser le rêve de mourir en scène, comme Molière, sauf qu'il se contenterait, lui, d'un strapping et souhaite mourir simplement à la toute fin du spectacle, juste avant que le rideau ne

tombe, par conscience professionnelle et afin que personne dans le public ne se dresse pour crier : «*Remboursez !*»

Même en faisant la part de l'habile effet de scène d'un homme de spectacle averti, nous ne doutons pas que le saltimbanque un peu crispé que nous montre la photo de couverture, au visage de pitre enfariné et aux cheveux teints, n'entretienne de longue date une connivence particulière avec la mort. La mort, après tout, manifeste avec éclat cette séparation des Mots et des Choses qui nous a donné l'axe de notre article. Paré par les humains de tout un appareil rhétorique encombrant, ce mot à la limite impro- nonçable nous fait déboucher sur le vide. On feint de se comprendre quand on en parle, on en disserte ou on larmoie, lors même qu'elle ne peut se dire; que la mort, celle d'autrui comme la vôtre, demeure à jamais l'inimaginable. Reste le rire, cet exorcisme.

Reste le rire.

J.-J. M.



Raymond Devos *Matière à rire* L'intégrale Olivier Orban, décembre 1991, 542 p., Frs 48.50

- (1) Samuel Beckett.
- (2) Nous pensons spécialement à Mallarmé. C'est nettement moins rigolo que Devos mais à certains égards encore plus fascinant : il y a là une mise entre parenthèses du monde, et même des significations, au profit des seuls mots, que personne n'a osé tenter ni avant ni après.

Le petit Devos illustré

(Extraits choisis pour leur tonalité)

Il se pose avec angoisse la question : «Me serais-je égaré ?»
Il sort de sa poche le plan du tunnel détaillé... et il constate que pour le bout du tunnel... c'est tout droit !
On ne peut pas se tromper !
Il n'y a qu'à longer les murs et marcher à tâtons.
Comme il a un vocabulaire restreint, Il dit :
— Zut ! J'ai oublié d'emporter mes tâtons !
Avec quoi vais-je marcher ?
Il ignore que «marcher à tâtons», c'est mettre un bras devant l'autre sans regarder où on met les pieds...

□□□

Ça peut se dire, ça ne peut pas se faire.

□□□

Si vous permettez, je voudrais vérifier une chose !
Parce que là, j'ai l'impression qu'il y a quelqu'un derrière moi...
Je me demande, si je me retournais...
Est-ce que j'aurais l'impression qu'il y a quelqu'un devant ?
(Il se retourne.)
C'est drôle !
J'ai toujours l'impression qu'il y a quelqu'un derrière !

□□□

Vous avez compris ça ?...
Vous n'avez pas compris ça ?...
Un bout, c'est irréductible !
Vous ne pouvez pas supprimer le bout d'un bout ! ou alors, il faut supprimer le bout entier.
Prenons un bout de machin... vous coupez le bout d'un machin, il reste encore un bout au bout du machin !
Vous avez compris ça ?...
Alors, prenons un bout... un bout de truc.
Vous préférez un bout de truc ?
Vous prenez un bout de truc, vous coupez le bout d'un truc, il y a encore un bout au bout du truc !
Vous n'avez pas compris ça ?...

□□□

Mesdames et messieurs, je vous signale tout de suite que je vais parler pour ne rien dire.

Oh ! je sais ! Vous pensez :
«S'il n'a rien à dire... il ferait mieux de se taire !»
Evidemment ! Mais c'est trop facile !... C'est trop facile ! Vous voudriez que je fasse comme tous ceux qui n'ont rien à dire et qui le gardent pour eux ?
Eh bien, non ! mesdames et messieurs, moi, lorsque je n'ai rien à dire, je veux qu'on le sache ! Je veux en faire profiter les autres !

Et si, vous-mêmes, mesdames et messieurs, vous n'avez rien à dire, eh bien, on en parle, on en discute !
Je ne suis pas ennemi du colloque.
Mais, me direz-vous, si on parle pour ne rien dire, de quoi allons-nous parler ?
Eh bien, de rien ! De rien !
Car rien... ce n'est pas rien !
La preuve, c'est qu'on peut le soustraire.
Exemple :
Rien moins rien = moins que rien !
Si l'on peut trouver moins que rien, c'est que rien vaut déjà quelque chose !

Faits de société

Informations inquiétantes sur les progrès de l'illogisme chez les classes supérieures

«Le "taggeur" cherche moins à "salir" qu'à affirmer quelque chose : soit la preuve de sa propre existence lorsqu'il signe, soit son identification à un groupe, le plus souvent musical. C'est plus rarement l'expression d'une conviction. Mais d'une manière générale et surtout au centre des villes, il y a une volonté de ré-appropriation de l'espace que leur ont subtilisé le commerce et les affaires.

Soyons donc vigilants et n'hésitons pas à dénoncer tout acte de vandalisme. (...)

Les arguments exprimés dans ce bulletin étant de portée générale, ils ne sauraient être repris dans toutes les situations particulières.»

Extrait - non retouché, juré ! -

du Bulletin de la gérance de Rahm, n° 40, hiver 1991-1992

La douceur du jour, la finesse des lumières

Histoires simples

«**A TRAVERS tous les êtres passe l'unique espace : espace intérieur du monde. Silencieusement volant les oiseaux tout à travers nous. O moi qui veux croître, je regarde au dehors et c'est en moi que l'arbre croît.**»

(Rilke, août 1914)

Les premiers écrits de Christian Bobin sont des lettres adressées à une femme aimée. «*J'ai recueilli toutes mes lettres dans un carnet et quand elle est revenue, je les ai remises à leur destinataire qui m'a suggéré de les reprendre et de les pousser vers l'écriture, en changeant un mot ou deux, très peu. (...) J'essaie de reconnaître ce qui se présente au-devant de moi et de*

lui faire l'offrande la plus claire possible. (...) L'écriture, c'est comme une lettre très personnalisée que n'importe qui peut recevoir.»(1)

Ainsi formulée, l'activité de Bobin paraît déconcertante de simplicité et d'authenticité. Aimer l'autre parce qu'il vous fait aimer le monde. Aimer, s'approprier le monde parce qu'il

vous fait aimer l'autre. Découvrir l'autre dans tout ce qui l'éloigne. Savoir tout regarder, et le restituer dans un acte d'amour, un acte d'écriture. Il est vrai que l'on écrit toujours à l'ombre de quelqu'un.

Il y a un autre monde, mais il est dans celui-ci, écrivait Eluard. Comme il est parfois bien difficile d'y croire, les livres de Christian Bobin sont plus que jamais nécessaires, pour savourer la vie dans son immédiateté, pour donner à chaque instant un goût d'éternité et surtout pour ne pas être trop en retard sur soi-même. «*Il n'y a rien d'autre à apprendre que soi dans la vie. Il n'y a rien d'autre à connaître. On n'apprend pas tout seul, bien sûr. Il faut passer par quelqu'un pour atteindre au plus secret de soi. Par un amour, par une parole, par un visage...*» (2)

Parce que juste à la lisière de notre quiétude, l'angoisse, la peur peuvent en tout temps surgir, parce qu'on s'étend à toujours désirer, à toujours espérer alors que seul le plaisir dans son instantanéité procure la jouissance, et parce que nul n'est à l'abri d'une chute, il fait bon savourer ces textes qui ont la brièveté et l'intensité des moments de bonheur.

«*Il y a des moments comme ça où on ne désire plus rien. On se*

contente de la douceur du jour, de la finesse des lumières». Souhaitons que cette nouvelle année à peine entamée nous offre beaucoup de ces instants-là.

Les moments heureux naissent avant tout d'une exigence intérieure. On comprend dès lors qu'il est parfois nécessaire de lire pour vivre, tout simplement.

M. T.

- Christian Bobin
- Une petite robe de fête**
Gallimard, avril 1991, 109 p., env. Frs 22.30
- On pourra lire également :
La part manquante
Gallimard, mai 1991, 101 p., Frs 19.80
- La femme à venir**
Gallimard, août 1991, 141 p., Frs 22.90
- Souveraineté du vide**
Fata Morgana, février 1985, 45 p., Frs 15.30
- La vie passante**
Fata Morgana, décembre 1990, 42 p., Frs 17.20
- Le colporteur**
Fata Morgana, mai 1990, 32 p., Frs 15.20
- et d'autres encore aux Editions Lettres Vives et aux Editions Brandes.

(1) Interview accordée à *L'Autre Journal*, juillet-août 1991
(2) *Une petite robe de fête*, p. 52

Mutations dans la presse

Le Champagnacisme et la presse d'opinion à nouveau en danger

Une nouvelle fois, notre excellente consœur La Nouvelle Revue Hedbo de Lausanne et du Pays de Vaud est menacée de disparaître, comme l'indique un éditorial pathétique de Jean-Jacques Cevey (31 janvier). Nous rappelons à nos lecteurs l'attention que mérite une des meilleures sources champagnaciques de ce pays et espérons qu'ils continueront à soutenir comme elle le mérite notre

souscription de soutien à la Nouvelle Revue

Les dons sont à envoyer au CCP 10-220 94-5, La Distinction

Un thriller sur fond de sapins

Ilest difficile d'imaginer, je vous le concède, qu'une écrivain du Jura Sud puisse nous faire trembler et nous ronger les ongles...

Et bien, c'est fait ! Le deuxième livre de Madeleine Beuchat, de Cortébert, se déroule dans l'univers presque impitoyable de l'horlogerie jurassienne. Son premier roman, la vie solitaire de *Germain Chapatte le taupier*, souvenez-vous, avait recueilli un succès mérité. Par les temps qui courent, il est étonnant et agréable de constater que l'écriture ne s'embarasse pas de frontières... En effet, Madeleine Beuchat nous emmène allègrement du vallon de Saint Imier aux Franches-Montagnes, et cela avec quelques pointes d'humour décapant. Quelques clichés inévitables : une description un peu longue du Marché-Concours de Saignelégier où Gilbert, le fringant directeur d'une fabrique, disparaît... (Non, attendez, il revient tout aussi mystérieusement en fin de roman !).

On démarre au café de Muriaux, rempli de moribonds, où les heures s'écoulent plus bruyamment qu'ailleurs, ponctuées souvent par de grands «schlousks» de damassine... D'ailleurs, c'est là que Simone, maîtresse de Gilbert, fait des

révélation étonnantes sur les dessous (mais oui, sur les dessous, on est dans l'Jura, quoi !) d'une certaine affaire de boîtiers-or qui ne seraient pas tout à fait en or... Quelques meurtres bien ficelés (entre autres, une «dévissée» en bas de la Combe Grède-Chasseral) remarquable... je ne vous en dis pas plus !

Tous ces éléments font de ce roman-polar une frissonnante lecture pour vos soirées d'hiver. Quant au style, s'il comporte quelques lourdeurs, il n'en est pas moins nouveau et rafraichissant.

Alors, tirez le verrou, fermez les fenêtres (important les fenêtres...), montez le chauffage, installez-vous dos au mur et lisez ! Vous ne serez pas déçus !



Madeleine Beuchat
Monsieur Gilbert et son or
En Haut, 1991, 73 p., Frs 22.70

Zéconomistes

NOTRE fin de siècle, ou plutôt ce qu'on dit de notre fin de siècle, est économiste. Peu nombreux sont ceux qui échappent aux formules langagières de l'économie. On ne raisonne plus qu'en termes de marché, d'offre ou de demande. Certains hommes politiques se figurent que la libéralisation du marché de la drogue va d'un seul coup résoudre le problème social qu'elle pose (comme si la vente libre d'automobiles empêchait l'asphyxie des villes !). Au tournant d'un article sur la saison 1991-92 de l'Orchestre de la Suisse romande, une *inadéquation entre l'offre et la demande*, vous pose son chroniqueur. En une formule (magique?), le voici, tel le savant économiste, dressant la tête au-dessus de la mêlée, distinguant les tendances, identifiant les tensions...

Le professeur d'économie s'établit dans une confortable position d'expert. Alors qu'il n'a en général pas la moindre expérience pratique de l'économie, les gouvernements attendent de lui ce que d'autres naïfs vont chercher chez Madame Soleil : «De quoi demain sera-t-il fait ?» La réponse tourne autour du thème «Il faut li-bé-ra-li-ser»...

Le livre de Bernard Maris est un bon antidote à ce credo économiciste (qui n'est d'ailleurs qu'un bréviaire). La seule vraie et juste question y est d'entrée posée : quel rapport la théorie économique, qui semble éclairer notre monde, entretient-elle avec la réalité de ce monde ? La réponse est brève : aucun, ou presque.

On connaît le paradoxe africain. Au vu des statistiques, qui nourrissent souvent les théories, l'Afrique subsaharienne ne compte plus aucun habitant depuis plusieurs années, car aucun de ses indicateurs économiques n'atteint le minimum vital. *Eppur, si muove!* Et les économistes imperturbables, produisent des théories de théorèmes, recherchent le point d'équilibre, traquent les flux... La réalité finira bien par s'accorder à la théorie !

Maris est agressif, c'est bien ; il est irrespectueux, c'est mieux. Il cède parfois un peu vite aux facilités formelles de la formule frappante (1), mais il fournit en tous cas une mine d'arguments pour ramasser le prochain moderniste qui vous assènera une «vérité économique» libérale. Ça peut toujours servir !



Bernard Maris
Des économistes au-dessus de tout soupçon
ou la grande mascarade des prédictions.
Albin Michel, 1991, env. Frs 38.-

(1) C'est parfois si agréable...

Première leçon de science politique

CHE(È)R(E)S petit(e)s, vous savez tou(te)s ce qu'est un discours. Vous savez aussi qu'un discours est composé d'arguments. Il y a toutes sortes d'arguments. Aujourd'hui, nous allons étudier trois d'entre eux, qui ont été repérés par un sociologue américain très sympathique, qui s'appelle Albert O. Hirschman. Vous n'avez pas besoin de retenir son nom.

Ce sociologue a lu de nombreux auteurs réactionnaires, et il s'est aperçu qu'ils disaient toujours la même chose. Enfin presque. Ils ne disaient pas toujours exactement la même chose, mais ils utilisaient toujours les trois mêmes arguments, qu'il s'agisse d'un vieil auteur comme Joseph de Maistre ou d'un auteur contemporain comme Milton Friedman. Ces trois arguments sont les suivants, -notez-les. • **Un, la thèse de l'effet pervers** : cela revient à affirmer que les mesures progressistes aboutissent en fait à des résultats désastreux et contraires aux buts poursuivis. • **Deux, la thèse de l'inanité** : elle dit qu'il est illusoire de vouloir réformer la société, puisqu'il existe des lois sociales immuables, des struc-

tures profondes éternelles. • **Trois, l'argument de la mise en péril**, qui conteste la réforme proposée sous prétexte qu'elle compromettrait des acquis antérieurs.

Ces arguments n'en sont pas ; ils servent uniquement à bloquer tout dialogue : c'est pour cela que vous devez les retenir, c'est toujours utile si un jour vous voulez faire de la politique. Parce que vous n'êtes pas obligé(e)s de vous inscrire au Parti Vaudois Réactionnaire pour les utiliser, ils sont valables dans de nombreuses autres formations. Voilà. Maintenant vous avez dix minutes pour me remplir ces fiches d'exercice.

Prof. F.-A. B.



Albert O. Hirschman
Deux siècles de rhétorique réactionnaire
Fayard, mars 1991,
294 p., env. Frs 38.-

Quand les Suisses allemands écrivent

Il faut être suisse allemand pour écrire sur n'importe quoi.

Vous prenez, par exemple, l'histoire d'un gars qui répond au téléphone : «*Ici les confins d'Ostermundigen.*» Les gens demandent si c'est Riesen, ou Maibach, et il dit : «*Non, ici les confins d'Ostermundigen!* » puis il raccroche.»

Pour un écrivain francophone, serait-ce un sujet assez distingué ? Il se doit plutôt d'aborder des thèmes majeurs dans ses ouvrages, pour l'élévation du lecteur et *ad majorem gloriam Dei* (1). Et puis, Ostermundigen c'est où ?

Comment les Suisses allemands trouvent-ils la liberté d'écrire sur les sujets apparemment les plus triviaux (2) ? Hé-

ritage germano-saxon ? Distancée créée par l'obligation d'écrire dans une langue étrangère ? Confiance absolue en soi ?

Le recueil de nouvelles de Franz Hohler, *La reconquête*, servi par l'excellente traduction de Marion Graf, suit bien cette tradition littéraire. Il nous prouve que «l'homme qui répond au téléphone des confins d'Ostermundigen» est un bon sujet d'histoire, à condition de savoir, de pouvoir, d'oser.

Franz Hohler aime s'emparer des moments les moins glorieux, les plus dérisoires de notre vie : Bébé ne veut pas manger sa bouillie, il hurle et crache. Les heures passent, il ne mange toujours pas. Bébé est dans sa chambre, debout près de la barrière qui l'empêche de sortir. Le

père essaie de lui faire avaler une cuillerée, miracle, il la mange, il mange. Tous les repas seront ingurgités sans problèmes : le papa les donne, debout, de l'autre côté de la barrière de la chambre. Un jour le père n'a pas le temps d'enlever son chapeau avant de nourrir l'enfant, il donne les repas debout, de l'autre côté de la barrière de la chambre, son chapeau sur la tête.

Connaissez-vous le jeu d'enfants «je pars en voyage, dans ma valise je mets...» ? Avec un bébé particulièrement pervers, nous passerons très vite du rire au malaise profond que peut susciter certaines accumulations absurdes. Ce sont des cauchemars, cauchemars de la fièvre qui va soudain nous engoutir.

Mais non, je rêve, ce n'est qu'un livre, ou bien ?

Cette démarche n'est pas que truc littéraire, cette centrifugation que subit la réalité met violemment à jour la détresse des soumis qui suivent la logique des choses jusqu'à la fin, sans questions, comme les fameux moutons.

Quelques questions, quand même

Franz Hohler ne se contente pas d'écrire. Poète, chanteur, humoriste, il fait entrer le spectateur dans son monde avec une surprenante rapidité.

Récemment, à Lausanne, il a commencé son spectacle par ces questions :

Allez-vous volontiers dans un magasin de photocopies ? Aimez-vous la photo de votre carte d'identité ? Savez-vous ce qu'il y a sur la première page de votre passeport ? Est-ce que cela vous fait de la peine de pleu-

rer ? De quelle couleur sont vos yeux ? En êtes-vous sûr ? Connaissez-vous un électricien qui soit devenu éducateur ? Connaissez-vous un éducateur qui soit devenu électricien ? Avez-vous peur avant de partir en avion ? Pourquoi ? Avez-vous peur avant de partir en voiture ? Pourquoi pas ? *usu.*

Poser ces questions, c'est nous interroger sur nos principes, nos idées reçues, et par ce collage du banal au banal, naît l'étrange, le rire et la critique sociale. Après avoir lu et entendu Franz Hohler, les bavardages de la rue sonnent soudain bizarrement aux oreilles, et l'absurde tristesse des conventions devient plus pesante.

La Reconquête est par malheur le seul ouvrage de Franz Hohler traduit en français. Consolez-vous pourtant, Luchterhand vient de publier *Der neue Berg* en édition de poche. En y plongeant mon nez, j'ai constaté avec joie que, Gopfriedstutz, si on s'y met vraiment, on comprend quelque chose, foi de Romande.

A. B. B.



Franz Hohler
La Reconquête
Zoë, novembre 1991, 189 p., Frs 27.-
Der neue Berg
Luchterhand, octobre 1991,
434 p.

(1) Je sais, j'exagère, mais je dois servir ma démonstration.

(2) Cf Durrenmatt, Frisch, Meienberg, Walsler.



Grand Prix du Maire de Champignac 1991



Champignac d'Or 1991 :
Pierre Gilliand (notre photo)
«La mère restera essentiellement une femme.»

Champignac d'Argent 1991 :
Marcel Blanc, Chef DTP-VD
«Il faut surtout construire pendant qu'il en est temps, c'est-à-dire avant qu'il n'y ait plus de place pour le faire.»

Mention Bien :
Gabriel Pont, chanoine
«Octogénaire, deux fois veuf, il fit simplement un pas en avant. Il s'exulta pour elle, comme on s'émerveille lorsque le mélange montre sa petite pousse rouge.»

Mention Bien ex æquo :
Gilbert Salem, journaliste
«Beaucoup de gens qui ont 25 ans aujourd'hui ne comprennent déjà plus quelle astuce recèle ce slogan, qui sonnait pourtant chez ceux de ma génération comme une comptine: "Des pâtes, des pâtes, oui mais des Panzanil!" et l'ensemble de son œuvre.»

Mention Honorable :
François Masnata, professeur
«La notion d'idéologie du non-choix dont il sera question rend raison des raisons de l'absence de conflictualité manifestée concernant la forme que prend la politique.»

Mention Honorable ex æquo :
Jean Abt, colonel
«Je ne sais pas où ni quand aura lieu la prochaine guerre, mais elle se prépare. Le phénomène est diabolique.»



Photo Ph. Masnata

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le prix du Maire de Champignac 1991

Candidat	n°	Voix	Prix
Pierre Gilliand	31	23	Or
Marcel Blanc	23	21	Argent
Gabriel Pont	11	13	Bien
Gilbert Salem	21	13	Bien
François Masnata	18	12	Honorable
Jean Abt	30	12	Honorable
Pascal Auberson	14	9	
J.-J. Cevey	39	7	
Pierre Cevey	1	6	
Hans Bossart	27	6	
Nicole Métral	44	6	
Dominique Meyer	3	5	
G.-A. Chevallaz	25	5	
Freddy Buache	5	4	
Suzanne Pasquier	33	4	
Frédéric Filloux	38	4	
Rosemarie Antille	47	4	
Les autres candidats ont eu moins de 4 voix.			
Votes valables	194		
Votes blancs	6		
Votes exprimés	188		
Volants	97		

Fait à Lausanne, le 8 décembre 1991

La voie de Parménide à Pidoux par le Zoïle des Lettres

MESDAMES, Mademoiselle, Messieurs, et vous tous, Champignacniennes et Champignaciens par occasion, par vocation ou par doctrine, — salut !

Je serai long.
Au seuil du Troisième Millénaire, pour l'observateur impartial qui contemple à ses pieds l'ossuaire désolé des idéologies, tous les présages le proclament, les augures le déclament, les oracles le déclinent, qui convient l'humanité à entonner cette antienne : le Champignacisme sera la métaphysique du Nouvel Âge.

Celui qui s'adresse à vous ne méconnait certes point la difficulté qu'il y a à soutenir publiquement une telle affirmation. La difficulté gît en ceci que le Champignacisme se dérobe à toute tentative de définition claire et distincte, puisque définir c'est déjà — par définition — limiter ce dont on va parler. Or le Champignacisme, ce reflet émané de l'interminable et inépuisable fécondité du Verbe, est coextensif au Verbe. Ou encore, pour formuler autrement cette évidence originelle et fondatrice, tout ce qui y ressortit ou est susceptible d'être subsumé par lui, tout cela est, potentiellement, champignacien.

Faute de temps hélas, nous ne pouvons entreprendre de retracer ici la voie royale qui, des commencements à nos jours, conduit de Parménide à Philippe Pidoux en passant par Monseigneur Dupanloup, Joseph Staline, Jacques Chéssoux ou Geneviève Aubry. Qu'il soit marqué seulement avec l'émotion et la solennité de rigueur que ces phrases de la saillie jaculatoire à jamais se dressent et nous éclairent.

Aussi bornons-nous à prédire

que dans une société comme la nôtre qui a perdu le fil intime du Verbe, le Champignacisme, militant ou spontané, se dévoilera de plus en plus comme la raison latente de notre déraison patente. Qu'on choisisse de parler ou de se taire, on ne saura manquer de se situer relativement à lui. Que ce soit (pour nous porter impavidement aux extrêmes et envisager dès l'abord les expériences-limites), que ce soit dans la réitération, la rumination monocorde, le ressassement sans fin, sans but ni terme du bavard impénitent ou, plus simplement, dans l'abstention ascétique de l'aphasique volontaire, le Champignacisme manifeste sa puissance. Et de même que c'est dans la dénégation, l'absence, la rature que ressort avec le plus d'éclat la transcendance de l'être, ainsi est-ce dans la préterition, l'omission, le non-dit que point avec le plus d'acuité l'irritante et irrécusable positivité du Champignacisme.

En effet, si le Champignacisme s'affiche volontiers avec massivité et compacité, s'il est également vrai qu'il excelle à s'insinuer partout, à essayer en tous lieux, à germer dans toutes les têtes, à fleurir dans toutes les bouches, habitant avec une diliction incomparable le fluide, le fluent, le flou, le labile, l'incertain voire l'articulé, — bref à se nicher là où on l'attend le moins, s'il emprunte avec aisance les figures les plus éphémères, s'il endosse les déguisements les plus trompeurs et les avatars les plus improbables, s'il constitue pour les plus assidus d'entre nous tout à la fois la prière du matin et l'oraïson du soir, s'il est — en un mot — l'étoffe même dont est confectionné le cours ductile de nos existences laborieusement quotidiennes, on peut préférer le reconnaître lorsqu'il se hisse à

une telle conscience de soi qu'il n'hésite pas à revêtir des formes plus détournées, plus modestes, plus évanescentes, lorsqu'il se fait en quelque manière le chantre de son propre renoncement et postule sa propre disparition, pour mieux s'effacer devant l'infinie productivité du Verbe, c'est-à-dire en appeler par un silence assourdissant à l'inventivité, toujours recommencée, d'Autrui.

Dans cette perspective, c'est sans barguigner que je place l'austère cérémonie qui va suivre sous le double patronage dialectique de Jérôme Deshusses, qui écrivait intrépidement dans *Construire* du 4 septembre : «... il n'est pas difficile de ne rien dire, lorsqu'on ne sait rien, à qui ne veut rien savoir» et de Michel Rocard (ne soyons pas chauvins à l'heure où nous avons un pied et une moitié de Conseil fédéral dans l'Europe), lequel déclarait quelques jours plus tôt : «Je ressens le besoin d'écouter, d'écouter notamment ceux que l'on n'entend pas, de favoriser leur expression par mon propre silence».

Mesdames, Mademoiselle, Messieurs,

et vous tous, Champignacniennes et Champignaciens par occasion, par vocation ou par doctrine, j'ai été long : il est temps de conclure.

Mais comment conclure, puisque le Champignacisme est aussi universel que le Verbe et qu'il tend asymptotiquement à se confondre avec lui, sinon en vous invitant à participer désormais, en tant que consommateurs ou producteurs, à la grande fête champignacienne ? Au festin du Champignacisme il doit y avoir, il y a, il y aura place pour tous !

L'année champignacienne 1991 par le délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champignac

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique, Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias,

Bref, je serai.
Le Champignacisme se porte bien, bien que mieux et mieux que bien.

Commençons par des nouvelles d'un de nos derniers lauréats, favori parmi les favoris dans nos cœurs. Après avoir été consacré par le Champignac d'Or 1990, le monumental Philippe Pidoux a été saisi de champignacorrhée frénétique, semant à tous vents des perles oratoires inouïes. Il est devenu intarissable, rédigeant à tour de bras, discourant à l'infini, pérorant sur toutes les heures alors que nous l'avions dûment prévenu que le règlement l'exclut du Grand Prix pour les dix prochaines années. Cela montre bien, soit dit en passant, le caractère gratuit et désintéressé de sa démarche purement littéraire. Néanmoins, pour éviter que la semence verbale du Prince du bon sens ne s'éparpille dans des directions incongrues et demeure stérile, une institution spéciale a été créée, pour promouvoir son rayonnement mondial. Le Centre d'Etude de la Pensée du Président Philippe Pidoux a ainsi eu l'immense honneur de publier cette année un recueil des énoncés les plus immortels du bienheureux Tionnier (*Usort l'opuscule en question de sa pochette*). Tel le Popol-Vuh, livre sacré des Mayas-Quichés, cet ouvrage pratique et profond a connu un succès énoorme, malgré le silence absolu et bruyant dont l'a enveloppé une certaine presse, dont nul n'ignore plus désormais qu'elle est remplie de gauchistes pour qui le seul plaisir dans la vie est d'amplifier exa-

gèrent les bévues mineures de nos autorités, et de taire leurs grandes qualités, notamment dans le domaine de l'éloquence.

Comme chaque année, nous regretterons la maigre représentation parmi les candidates de mesdames les candidates : elles n'étaient que cinq sur quarante-sept, six si on compte la Municipalité du Lieu. Est-ce la modestie qui sied à leur sexe qui est à l'origine de ce qu'il nous faut bien appeler une certaine sous-représentation ? Ou bien faut-il voir là un effet secondaire de la grève des femmes du 14 juin ? Parmi les grands absents, on notera aussi l'éternel candidat trotskyste et l'association des pharmaciens, en petite forme cette année.

Mais, trêves de petits décomptes mesquins, car une question angoissée se pose à nous ? Le champignacisme saura-t-il perdurer ? Cet art qui puise aux racines de l'homme et de la vigne saura-t-il résister la mauvaise saison une fois venue ou succombera-t-il ? Va-t-il disparaître à l'instar d'autres phénomènes que l'on croyait éternels, comme le vacherin Mont d'Or, l'hypermarché Carrefour, le BBFC et l'Allemagne de l'Est ? Cette fleur fragile d'une communication orale plusieurs fois millénaire saura-t-elle résister aux nouvelles technologies de l'information que sont le minitel, le fax-modem, Télé Ciné Romandie et le four à micro-ondes ?

Eh bien, Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, la réponse est oui, car la modernité est, elle aussi, champignacienne ou, plus exactement, le champignacisme est, ce point polymorphe et imprévisible que lorsqu'on croit le tenir dans ses bras, on le voit : il n'y a pas de

discours heureux. Chassez le dévaloir à l'entre par la boîte aux lettres !

Et je le prouve : ainsi, même si l'imposant 24 heures, dont nul Européen n'ignore plus qu'il s'agit là du Grand Forum des Vaudois, continue à plastronner en tête des supports de candidatures, plusieurs journaux, dont la nouveauté est le maître mot — je veux ici parler de *L'Imbécile de Paris*, du *Nouvel Quotidien* et de la *Nouvelle Revue Hebdo* — ont réussi une percée spectaculaire, en parvenant dès leur premier numéro à percuter de plein fouet le pinacle de l'arabépage du champignacisme le plus vertigineux. Oui vraiment, de bien belles années sont devant nous.

Nous allons remettre aux lauréats leurs prix, quatre diplômes et deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer, qui a su, mieux que tout autre, incarner l'élan champignacien dans la fibre de verre et la colle synthétique.

Mesdames et Messieurs, je passe la parole à l'urne qui va nous donner les résultats du grand prix 1991.

Vive le grand prix 1992 !

Promotion

Au début de 1992, le Conseil fédéral a promu Monsieur Jean-Marc Schwenter, d'Epalinges, modestement inscrit dans l'annuaire comme «procureur général du canton de Vaud», au grade de lieutenant-colonel de la justice militaire. Toutes nos félicitations et d'avance merci.



Boucq
La dérisoire effervescence des comprimés
 Casterman, 1991, 70 p., Frs 22.80

Dans le grand désert aride de la bande dessinée actuelle, saluons une fois de plus comme un oasis luxuriant le nouveau Boucq. On y trouvera quelques scènes du monde moderne, hautes en couleur : la réunion de cadres chargés d'une campagne publicitaire en faveur des P-C-T-P-L-F (populations cruellement touchées par la famine), la chirurgie esthétique et le lifting pour un éléphant, la voiture qui roule à l'affection et le goûter chez les obèses. Outre la parfaite cruauté de ses récits, le dessinateur se montre un véritable créateur graphique : ainsi ce clown qui grossit lorsqu'il enlève sa redingote rayée, (expression visuelle du poncif «les rayures, ça mincit»), ou encore ce paysan qui laboure jusqu'à l'horizon la ligne du point de fuite pour un peintre du dimanche post-dalien. (J.-C. Bon.)



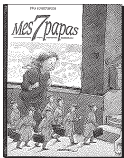
Olivier Reboul
Introduction à la rhétorique
 PUF, 1991, 238 p., Frs 25.10

On trouve de tout dans ce livre : des épanalepses et des aspiépèses, des syncdoques et des hypallages, des métonymies, une antanaclase, sans oublier l'anacoluthe si jolie... On y trouve aussi une panoplie d'arguments, sagement rangés et regroupés, de l'argument d'autorité à l'argument d'incompatibilité en passant par le corax ou le terrible *ad hominem*; on y apprend un peu ce qui fait leur valeur persuasive, et quel type de contre-argument il convient de leur opposer. On y redécouvre quelques bons vieux syllogismes, parfois tordus comme le fameux: tout ce qui est rare est cher, ou un appartement bon marché est rare, donc un appartement bon marché est cher... Tout cela paraît parfois bien formel, mais ça permet d'entrevoir comment s'habille la pensée. Ce n'est pas rien. (A. C.)



Georges Perec
Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques
 Seuil, 1991, 117 p., Frs 23.80

Encore une raison de pleurer amèrement la mort de Georges Perec ! Gagnant sa vie comme documentaliste scientifique, Perec était la personne au monde la mieux placée pour attraper au vol les tics et les travers langagiers des scientifiques. Et ça donne *Experimental demonstration of the tomatopiste organization in the Soprano (Cantatrix Sopranica L.)*, pastiche parfait, dont la bibliographie même est tordante. Sachez, ignorants, que Pompeiano O., Vesuviana A., Strombolino H. & Lipari G. sont les immortels auteurs de «Volcaniche effetti della formazione reticolare nella funiculi funicula», in C. r. Ass. ital Amat. Bel Cant. 37, 5-32, 1971 ! On découvre également un Perec minutieux lecteur de BD, avec un vrai-faux résumé de cinq tomes de la *Rubrique-à-brac*... En bref, un achat impératif pour l'ensemble des professions scientifiques, les amoureux de la vraie littérature et les inconsoles de Georges Perec. (V. A.)



Pija Lindenbaum
Mes 7 papas
 Casterman, octobre 1991, 34 p., Frs 18.60

Sept maris, pour une seule femme, c'est pas mal, j'en connais à qui ça ferait plaisir, sauf les jours de lessive bien sûr. Pour une petite fille, 7 papas à la maison, ça va, mais s'ils doivent venir vous chercher à l'école, alors là, ça ne va plus du tout. Par les yeux de la petite Elsa, qui est terrorisée à cette perspective, l'enfant lecteur voit se refléter sa propre peur de «ce que les autres vont dire s'ils voient qu'on est pas comme tout le monde». Il y a un âge où chaque enfant pense que ses parents ne sont pas vraiment comme les autres. Ce livre a donc des chances d'être apprécié même sans papas multiples ou monstrueux. L'ouvrage convient aux enfants dès 6 ans. Le texte et les images ne sont pas redondants, les illustrations sont très belles, pleines de détails à découvrir, et celle de la famille entière dans la baignoire est d'une tendresse et d'une drôlerie extrême. (A.B.B.)



Guy Bechtel, Jean-Claude Carrière
Dictionnaire de la bêtise
 Laffont (Bouquins), 1991, 790 p., Frs 41.10

Elle est partout. Certain plumitif (assez calamiteux, d'ailleurs) la brandit comme l'essence de la littérature romande. Certain homme politique (pas vraiment un apprenti) l'adopte comme programme politique à l'usage des *ententes villageoises*, qui représentent l'essentiel de son électorat. La bêtise est partout. Impossible de s'opposer à ses progrès, nul engagement ne saura l'arrêter. Un seul remède, la rendre plus éclatante encore, pour en rire. C'est ce que permet le très flaubertien *Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement*. On y apprend que «Kant est bien peu de chose à côté d'un Lacuria, d'un Eliphaz Lévi, d'un Saint-Yves» et que «le Cain de la Bible avait déjà une âme bolchéviste». Un régal, suivi d'un très curieux *Livre des bizarres* (comme son nom l'indique). (J.-C. B.)

Passerelles au pays des gueulards

HUMBLES et courageux lecteurs, s'il se trouve parmi vous des sidérurgistes, le sens du mot gueulard n'a alors pas de secret, et signifie bien autre chose qu'un gros ventru criant son désespoirs post-moderne au café Romand à l'apéro de 23h00, ou qu'un gras politicien d'Espespes (1) brillant son anti-communisme primaire dans un état second au Tiers-Etat des fêtes de Lausanne. Pour les non-sidérurgistes, suisses notamment, il faudra patienter quelque peu avant de saisir le complexe subtilité sensique de ce titre léché. Car l'insoutenable lourdeur de l'énigme trouve sa solution entre la prochaine ligne et l'avant-dernière. Redécouvrons la joie de lire, reparons à la découverte de la face cachée de la plume de l'Autre.

Un petit pont sur une carte...

L'écrivain anciennement francophone Rachid Boudjedra dit d'elle qu'elle est «le mot exact,

«Renverser les termes, mettre la modernité devant l'Islam et la modernisation devant la réalité des sociétés musulmanes, ce renversement en soi ne résout rien. Il n'a de valeur que pédagogique, dans une conjoncture et dans une vision du monde qui nous prédispose à considérer les «problèmes des autres» à travers la grille de nos références. Comme la résurgence politique de l'Islam, par certains aspects, heurte de front nos convictions, nous sommes d'autant plus enclins à prendre nos références pour des réalités.(...); ce qu'il peut y avoir de plus inadmissible chez l'Autre (châtiments corporels, mutilations, intolérance) nous rend un bien mauvais service; nous l'invoquons pour oublier la perte de notre rêve (...) mais nous oublions que nous sommes nous-mêmes peu satisfaits de notre image (...), Que devant cette réalité (ndlr: la triste réalité du monde) l'Autre veuille revenir à son rêve ne devrait pas nous scandaliser, mais nous inciter à revenir au nôtre.»

Thierry Hentsch, «La modernité devant l'Islam», in *Passerelles*, n° 3



TOQUÉ, LE CHEF

VERT-TIGE

Cueillez un brocoli. Ou plusieurs, mais alors c'est des brocolis. Coupez-les en morceaux en ayant soin de séparer les têtes du pied: contrairement aux humains, les brocolis ont plusieurs têtes mais un seul pied. Ce pied ne leur sert à rien, d'ailleurs, vu qu'ils ne se déplacent pas. On se demande parfois si la tête unique des humains est plus utile à la race...

Débitez les pieds en de nombreux morceaux de tailles et de beauté variables, cuisez-les huit à dix mi-

nutés dans une grande casserole pleine d'eau salée, jusqu'à ce qu'ils soient fondants. Egouttez. Mixez, ajoutez un peu de crème (demi, simple ou double, selon votre gourmandise et votre taux de cholestérol), rectifiez votre tenue—et l'assaisonnement.

...veut créer des ponts entre les mondes.

La Lorraine, rappelons-le aux ignares, est une terre quasi-historique d'immigration, le fer y ayant attiré les populations les plus hétéroclites, à faire pâlir un Jean-Marie bronzé rentrant d'un voyage d'études au Togo. Mais le canton de veaux n'a-t-il pas ces caractéristiques ? *Passerelles*, revue de province (4),

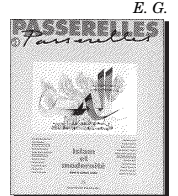
lisible à Metz ou Tizi-Ouzou aussi bien qu'à Espespes, est donc une riche initiative qui transpire la passion d'écrire, de faire partager, de mieux connaître l'éternel Autre, voire d'infléchir les regards par l'éclairage en retour (cher aux anthropologues nocturnes).

Faisant côtoyer des signatures prestigieuses (Boudjedra, Mimouni, Hubert Reeves, Hentsch, etc.) et d'autres, plus locales mais non moins passionnées, cette revue aborde des sujets divers ayant trait à l'inter-culturel: Méditerranée, Lorraine, «Mémoires collectives», Islam. Avec l'aide de la commune sus-mentionnée et d'autres organismes régionaux, elle propose des lectures de faits sociaux ou culturels sous différents éclairages. Ainsi l'Islam y est-il abordé sous les angles historique, pratique (ici et là-bas), littéraire, masculin et féminin, lorrain, algérien ou encore à travers les confits; de même pour les «Mémoires collectives», à propos desquelles interviennent une cinéaste, un responsable d'actions culturelles, un syndicaliste, un ouvrier, un (incontournable) sociologue, etc. Imaginons un instant une telle initiative dans le canton de veaux ou la Suisse romande... Mais ce n'est pas le moment de mollir (3). Cette revue de province (4) est courageuse, sans jargon crypto-complexe, et mérite qu'on s'y arrête deux fois par an. En outre, la revue cherche des articles en provenance de nos vertes montagnes et en rapport avec les sujets

précités, histoire d'enrichir et de diversifier sa réflexion...

Solution de l'énigme

Pour pouvoir disserter aisément, en société, de la classe ouvrière, voici la solution: un gueulard est, en contexte sidérurgiste, une cuve faisant partie d'un haut-fourneau, et dans laquelle s'effectue la fusion du minerai de fer, pour en récolter le lait et la fonte.



Passerelles
 revue semestrielle d'études interculturelles,
 Contacts en Suisse :
 Emmanuel Graff, Vallon 16, 1005
 Lausanne, 021/200 500.
 N° 1, «Lorraine et Méditerranée»,
 112 p., Frs 15.-
 N° 2, «Mémoires collectives»,
 112 p., Frs 15.-
 N° 3, «Islam»,
 168 p., Frs 20.-

- (1) Commune de la région... zut, j'ai un blanc.
- (2) Actrice française, mais de type méditerranéen.
- (3) Phrase célèbre du maire de Lausanne prononcée dans un contexte douteux.
- (4) Ensemble de points autour de Paris.

Faits de société

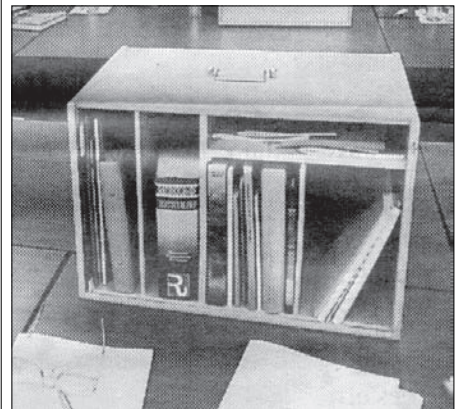
Informations inquiétantes sur la progression de l'illettrisme chez les cadres supérieurs

«Pour mettre en valeur ce capital reçu en héritage —et que l'on nomme couramment la «culture d'entreprise», la direction de Migros Vaud a décidé de fournir un paquetage intellectuel à tous ses cadres moyens et supérieurs.

Telle la trousse du médecin de campagne qui renferme les instruments de première nécessité, le paquetage de Migros Vaud (une bibliothèque portable) rassemble des documents indispensables : les conditions d'engagement, règlements, organigrammes, statuts, conventions et actes de fondation; les ouvrages traitant de l'entreprise (son histoire et sa philosophie). Ils permettent de répondre au «qui ? pourquoi ? comment ?». Les rapports d'activité fournissant les informations les plus récentes sur les décisions, les réalisations, le changement.

La bibliothèque contient également le programme des Ecoles-clubs et un dictionnaire Micro-Robert.»

Extrait —non retouché, juré !— de Construire, 18 décembre 1991



«Paquetage intellectuel» fourni par Migros Vaud à ses cadres.

1 kg 450 de littérature romande

L'an passé, les éditions de La Différence—de Paris—ont publié 700 ans de littérature en Suisse romande, une volumineuse anthologie d'auteurs de par ici. Maîtriser sérieusement un champ si vaste, sur le plan chronologique plus que géographique, impliquait des compétences que notre rubrique de romandologie ne possède pas, du moins pas encore.

De plus, comme souvent, les critiques et commentateurs ont été ingrats à l'égard de l'ouvrage, s'intéressant plus à ce qui n'y figure pas qu'au choix opéré. Nous nous sommes donc livrés à une sommaire analyse bibliométrique du contenu, illustrée, avec sa grâce coutumière, par notre infographiste. (Réd.)

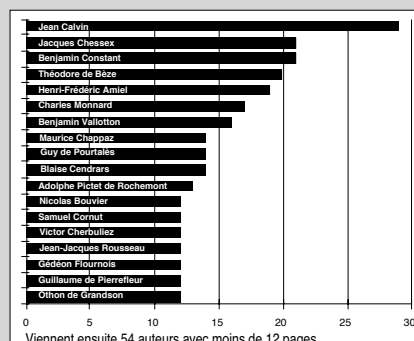


Sept cents ans de littérature en Suisse romande, anthologie établie et présentée par Christophe Calame La Différence, 1991, 820 p., Frs 60.30 (100 g = Frs 4.16)

Classement par nombre de pages

Auteurs masculins

Jean Calvin l'emporte de très loin, avec 29 pages extraites du Traité des reliques. Jacques Chessex et Benjamin Constant suivent.

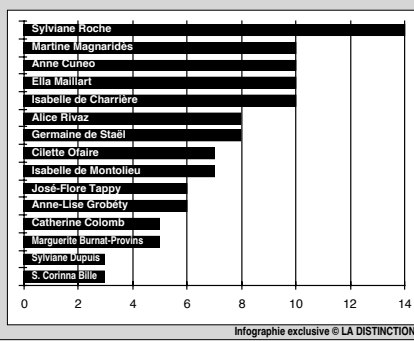


Infographie exclusive © LA DISTINCTION

Classement par nombre de pages

Auteures féminines

Sylviane Roche (Les Passantes, 1987) domine du haut de ses 14 pages. Elle est talonnée par quatre autres femmes de lettres.

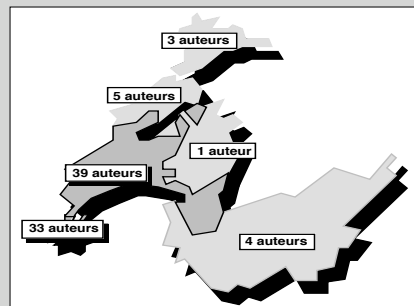


Infographie exclusive © LA DISTINCTION

Classement par canton

Origine ou résidence

Malgré tous nos efforts pour les faire rentrer dans le cadre étatique romand, certains auteurs n'ont pu être casés.

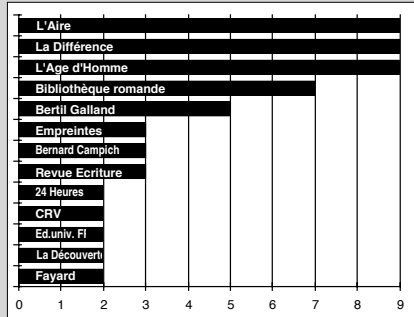


Infographie exclusive © LA DISTINCTION

Classement par éditeur

Nombre de mentions dans les références

Seules les éditions postérieures à 1970 ont été prises en compte. 14 éditeurs sont mentionnés une unique fois. Voici les autres :

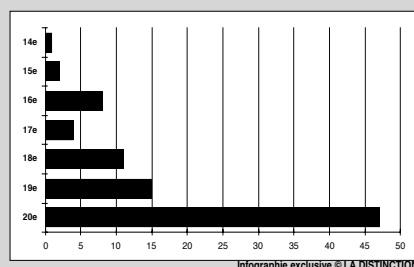


Infographie exclusive © LA DISTINCTION

Classement par siècle

Nombre d'auteurs

Un peu arbitraire bien sûr : certains auteurs chevauchant deux siècles, rarement trois.



Infographie exclusive © LA DISTINCTION

Nouveautés



Régis Hauser
Les murs se marrent,
Manya, 1991, 190 p., env. Frs 22.-

«— Marcel tu peux me donner l'heure ?
— Il est 4h25, Maurice.
— Merci, Marcel.»

Bien sûr, certains puristes reprocheront à ce petit livre de faire la part trop belle au langage. Et ils auront raison : compromis avec tous les pouvoirs, les mots sont définitivement déconsidérés. Vive le tag !

«— Elvis est cool.
— Non, Elvis est froid.»

Bien sûr, certains puristes reprocheront au collectionneur d'avoir corrigé l'orthographe originale des graffiti quand elle n'en est pas le sujet. Et ils auront raison : cette façon d'unifier les messages détruit une bonne part de leur personnalité. Et l'on ne distingue plus ceux qui respectent l'orthographe de ceux qui la violent : qu'un message cohoon soit écrit dans une orthographe impeccable n'est pas indifférent.

«— Ça craint dans les grands ensembles, c'est plein de blacks.
— Oui, surtout dans le grand ensemble de Count Basie, connard.»

Bien sûr, certains puristes reprocheront au collectionneur d'avoir mélangé graffiti des rues et graffiti des chiottes. Et ils auront raison : il s'agit de modes d'expression différents, les premiers messages s'adressent à tout le monde, les seconds à deux publics soigneusement différenciés.

«— Je ne suis ici que depuis 28 ans, et l'Algérie me manque déjà.»
Bien sûr, certains puristes reprocheront à l'éditeur, qui s'est probablement informatisé à grands frais, d'avoir cherché à utiliser tous les caractères à sa disposition pour transcrire les graffiti. Et ils auront raison : on dirait que les murs ont été écrits directement avec un traitement de texte. Le caractère qui imite l'écriture manuscrite maladroite est particulièrement insupportable.

«— Ces graffiti sont vraiment dégueulasses.
— Attends d'avoir goûté le café qu'on sert ici !»
Il va de soi qu'on ne peut que recommander une entreprise qui gêne autant de puristes. (Sch.)



Annie Ernaux
Passion simple
Gallimard, décembre 1991, 77 p., Frs 19.10

Une femme qui attend un homme, qui ne fait rien que d'attendre un homme toute une année. Annie Ernaux a entrepris d'écrire pour rester dans le temps de la passion. Elle dit le pourquoi de l'imparfait. Elle dit sa passion.

De l'homme nous ne saurons presque rien, qu'il est étranger, qu'il aime les grosses voitures. S'il n'a rien d'un intellectuel, Annie Ernaux constate que ce qui chez un Français fut apparu comme différence sociale, apparaissait chez un étranger comme différence culturelle. Mais elle nous parle d'elle, de cette passion qui exclut tout de sa vie : enfants, vie culturelle, travail. Tout ceci devient une routine apprise il y a bien longtemps et dont elle répète les gestes. Plus rien ne compte que l'attente d'un coup de téléphone, d'une visite qui ne durera que quelques heures, parce qu'il est marié. Une femme qui aime et s'abîme dans la passion, voilà ce que nous donne à voir Annie Ernaux. Sans complaisance quand elle avoue comme débordement donner de l'argent aux causes humanitaires pour qu'il appelle, ou brûler son tapis avec la cafetière quand il est là, ou quand pour toute démesure elle s'achète de nouveaux vêtements ou lit les horoscopes. Parfois oui, Annie Ernaux apparaît comme une femme coincée dont un amant pas trop manche bouleverse les petites habitudes de ciné-soirée chez des amis. De fait, ce qui bouleverse dans ce livre c'est cette lucidité dont Annie Ernaux fait preuve. Pas de faux semblants littéraires dans cette écriture dépouillée, pas plus que de seyant mensonges sur sa passion. Elle avoue écouter Sylvie Vartan, lire d'abord l'horoscope dans le journal ou feuilleter dans un grand magasin *Techniques de l'amour physique*. Une passion simple.

«Quand j'étais enfant, le luxe, c'était pour moi les manteaux de fourrure, les robes longues et les villas au bord de la mer. Plus tard, j'ai cru que c'était de mener une vie d'intellectuel. Il me semble maintenant que c'est aussi de pouvoir vivre une passion pour un homme ou une femme.» (V.A.S.)

(Annonce)

Exposition

Thibet, 40 ans d'occupation

Visages de l'exil

Photos de Katia Natola
Du 25 janvier au 22 février

Le 29 février, Claude B. Levenson signera ses livres, notamment *D'Asie et d'ailleurs*, Balland, 1991.

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4, Lausanne



L'Affaire Ramuz (9)



La Distinction se propose de publier diverses variations sur le texte de C.-F. Ramuz. «Viens te mettre à côté de moi sur le banc...», afin de permettre à chacun(e) de coller à la page idoine de son Livret de Famille la version qui lui convient. Toutes les suggestions, surtout les plus saugrenues, seront publiées, mais dans l'ordre de leur réception, ce qui peut impliquer un certain délai.

Proposition n° 21 : anonyme

Un écrivain local, un peu connu, nous a fait parvenir anonymement son interprétation personnelle. Jamais nous ne dévoilerons son identité.

V IENS te mettre sur mon versant ensoleillé, sur le banc devant le cimetière, trou, c'est bien ton droit; on a toujours été ensemble.

Ce soir, puisqu'il fait si beau, et que nous allons mourir : tu as bien mérité, je crois un petit moment métaphysique.

Voilà que mes livres à cette heure m'ont casés, ils s'en sont allés jusqu'à Paris, au Japon, en Belgique, en Finlande, aux Baléares; et de nouveau, on est tout seul, comme quand j'ai commencé.

Tu te rappelles, centre mystérieux ? On avait que le Verbe pour commencer, tout était à écrire. Et je m'y suis mis, mais il y a du mou. Il y faut de la peine, de la douleur.

Il y faut du sexe aussi, et le sexe n'est pas ce qu'on croit quand on commence.

Ce n'est pas seulement ces cunnilingus et ces fellations, ces petits mots écrits d'une main, ou bien d'être fasciné par le sexe ouvert de la femme; le vit est court, l'orgie est longue, -c'est ensuite, je me souviens, c'est seulement ensuite qu'a commencé la littérature. (...)

tu te souviens, con, ou quoi ? Tous ces soucis, tous ces tracas; seulement j'étais là. Je suis resté fidèle à ma statue. Et ainsi j'ai pu m'appuyer sur moi, et Pierre Cevey s'appuyait sur moi. (...)

Proposition n° 22 : Ecole de recrues

Une nouvelle aventure du caporal Ramuz, un vrai chef, comme on les aime.

S OLDATS! Sur un rang à côté de moi devant la caserne! Exécution! Va y'avoir quatre mois qu'on est ensemble!

Ce soir y fait beau et c'est aussi le dernier soir de votre école de recrues ! Vous avez bien mérité, voyez-vous, un moment de repos ! Repos !

Voilà que les officiers à cette heure sont en piste de par les bistrotts de la ville ! Et de nouveau on n'est rien que vous z'et moi comme quand on a commencé y'a quatre mois !

Soldats, vous vous souvenez ? On n'avait rien pour commencer ! Pas de ravitaillement, pas de sacs de couchage, rien ! Tout était à faire ! On s'y est mis mais c'était dur ! Il fallait du courage et de la persévérance !

Vous avez découvert la camaraderie ! Mais la camaraderie c'est pas ce qu'on croit quand on commence ! C'est pas seulement ces baisers qu'on échange, ces petits mots qu'on se glisse à l'oreille, ou bien de se tenir serrés les uns contre les autres !

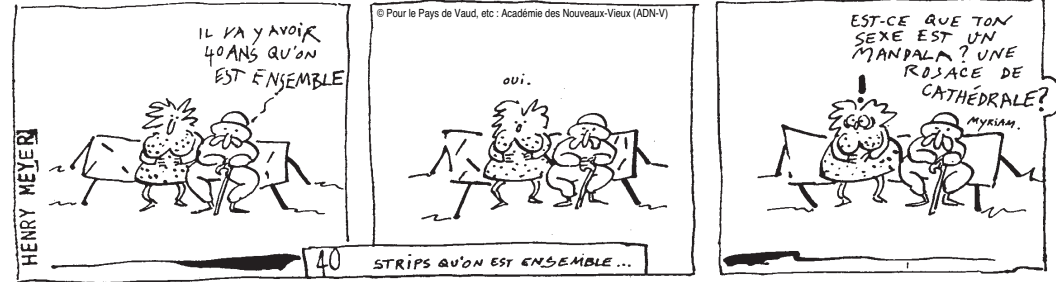
Une école de recrues c'est long ! Les officiers viennent, y faut leur obéir, ça n'en finit plus ! Debout toute la nuit, travaillant au matin au soir, vous avez maintes fois désespéré ! Les jours se suivent et on n'avance pas, que vous v'z'êtes dit ! Soldats, vous vous souvenez ou quoi ?

Repos !

ANTOINE GUÉX

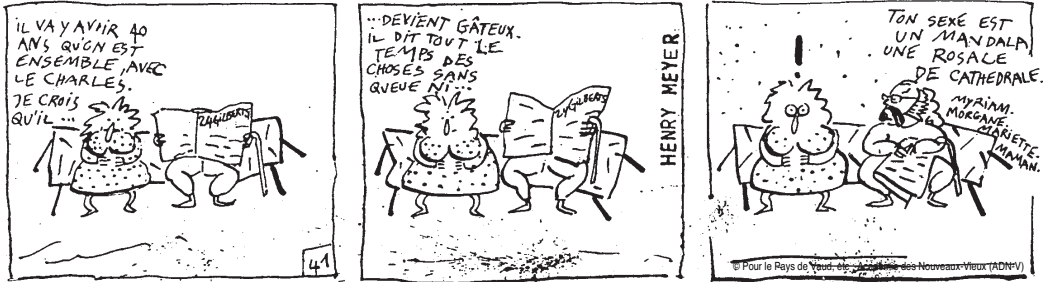
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



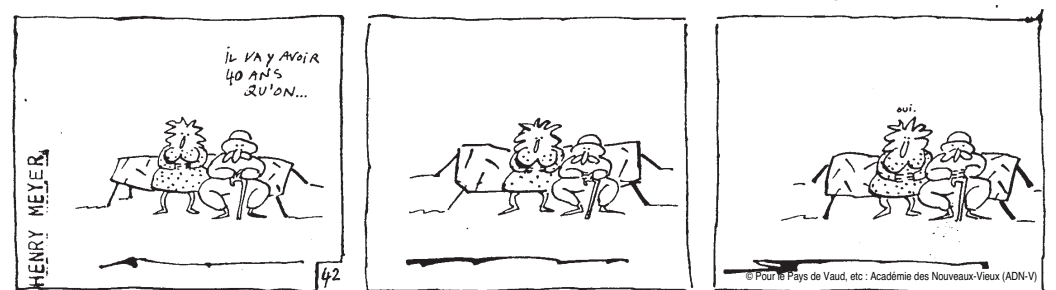
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



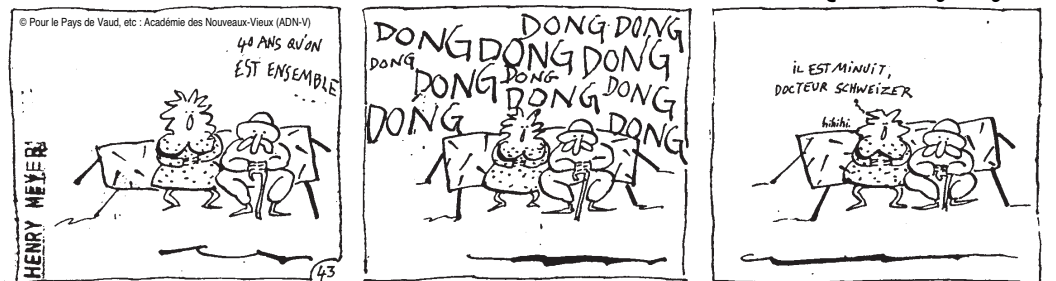
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer

